SUR LES ROUTES DE L'HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA TRADUCTION

Muguraş CONSTANTINESCU[1]

Résumé : Nous proposons dans cet article quelques notes de lecture autour de l'ouvrage *Les routes de la traduction – Babel à Genève,* sous la direction de Barbara Cassin et Nicolas Ducimetière, coédité par Gallimard et la Fondation Martin Bodmer, novembre 2017. Nous nous arrêtons sur la manière dont les auteurs mettent en valeur la traduction d'ouvrages essentiels pour une littérature universelle et le bagage culturel qui les accompagne, les trajectoires et pérégrinations traductives des différents genres. Nous accordons une place à part aux réflexions sur la traduction et le traduire, sur le rôle des traducteurs.

Mots clés : traduction, routes, traducteurs, littérature universelle, trajectoires

Abstract: In this article, we offer some notes on the book *Les routes de la traduction – Babel à Genève*, co-edited by Barbara Cassin and Nicolas Ducimetière, and published in November 2017 Gallimard and the Martin Bodmer Foundation. We focus on the way in which the authors highlight the translation of essential works for world literature and the cultural background which accompanies them, the translational trajectories and journeys of the different genres. A major part of the paper also deals with reflections on translation and translating, as well as the role of translators.

Keywords: translation, routes, translators, world literature, trajectories

Le somptueux ouvrage de 336 pages *Les routes de la traduction – Babel à Genève,* sous la direction de Barbara Cassin et Nicolas Ducimetière, coédité par Gallimard et la Fondation Martin Bodmer, novembre 2017, ISBN : 978-2-07-274026-8, est paru en tant que catalogue de l'exposition avec le même titre, qui a eu lieu de novembre 2017 à mars 2018 dans la Fondation portant le nom du célèbre collectionneur zurichois. Par sa richesse d'idées, par son fabuleux matériau iconographique, par sa cohérence, cet ouvrage collectif, réunissant plusieurs essais de spécialistes dans ce qu'on pourrait nommer le domaine de l'« histoire illustrée de la traduction », peut être envisagé comme un livre à part entière. Cela ne veut pas dire qu'il remplace la visite de l'exposition qui constitue un régal rare en matière de la/des traduction(s) mais, hélas, les expositions sont éphémères, tandis qu'un livre peut avoir une longue vie. Et c'est le cas, selon nous, du présent ouvrage qui se prête à de stimulantes lectures et relectures.

Comme l'explique Barbara Cassin dans son introduction intitulée « L'intelligence de la traduction », la structuration de l'exposition a été inspirée par la manière dont l'ancien vice-président de la Croix Rouge, Martin Bodmer, a conçu sa collection autour de l'idée de Goethe sur la *Weltliteratur*, qui lui était

[1] Université « Ştefan cel Mare », Suceava, Roumanie, mugurasc@gmail.com

BDD-A30691 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:45 UTC)

chère et à laquelle il réfléchissait souvent dans ses carnets. Les deux directeurs de l'ouvrage et, en même temps, commissaires de l'exposition, ont pris en compte les cinq piliers de la collection de Martin Bodmer : Homère, la Bible, Dante, Shakespeare et Goethe, auteurs et titres liés à l'Europe, comme l'observe la philosophe et la traductologue dans son texte introductif. Y sont présents également Aristote, Ménandre et Molière, Shakespeare et François-Victor Hugo, Diderot, Heine et Byron, Poe, Baudelaire et Mallarmé, Heidi et Tintin. Comme une compensation à ce poids important accordé à l'Europe, l'exposition accorde une bonne place aux contes et aux fables, en partant de ceux de l'Inde et aux trajets de *Mille et une nuits*. Aux divers parcours en langues d'œuvres essentielles s'ajoutent ceux de quelques poètes d'aujourd'hui.

Sur ces routes on rencontre beaucoup de traducteurs dont dix-huit jouissent d'un portrait dans la belle galerie, qui nous présente, en début de l'ouvrage, leurs visages méditatifs, souriants, graves, impénétrables, énigmatiques ou rayonnants, en partant de Cicéron (traducteur en latin des philosophes grecs) jusqu'à Cécile Iglessis Margellos (traductrices en grec de Molière, Céline, Colette, Queneau, Berman), en passant par Boèce, Averroès, Erasme de Rotterdam, La Malinche, Anne Dacier, Heine, Clémence Royer, Walter Bejamin, Philippe Jacottet et d'autres.

A travers le choix de littérature mondiale/universelle, donné par la collection bodmérienne, on peut saisir tout ce que la traduction comporte/apporte comme avatars : illustration, copie, appropriation, incorporation qui peut devenir ogressse dans certains pays où la langue est gloutonne de mots étrangers. Même si les œuvres exposées impressionnent et touchent par leur « matérialité », « avec leur fragilité, leur poids, leur reliure, leur absolue singularité », ce dont elles parlent est une problématique universelle : la traduction en tant que vecteur de circulation des œuvres et le bagage culturel qui les accompagne. Et cela malgré le fait que, comme on le sait bien, « l'universel est toujours l'universel de quelqu'un - de soi-même le plus souvent ! » (Cassin, 2017 : 11)

Avant de nous pencher sur cette problématique complexe que les routes de la traduction dévoilent, quelques mots sur la ville qui a accueilli cette deuxième exposition sur la traduction, après celle hébergée, en France, par la ville de Marseille. Le choix de Genève, imposé, sans doute par le fait que dans Cologny se trouve la Fondation bodmérienne, est important aussi par le plurilinguisme, qui caractérise la Suisse et Genève, formant une véritable, « polyglossie » (Ducimetière, 2017 : 317) ; ce phénomène, vu autrefois comme une malédiction, et considéré, de nos jours plus que jamais, une valeur surajoutée :

> Vivre après Babel, dans la diversité des langues, c'est une chance et un marqueur d'identité pour la Suisse, pour cette Genève plurilingue dont Talleyrand - repris ici par Jacques Villeglé dans son alphabet socio-politique – disait : « Il y a cinq continents, et il y a Genève » (Cassin, Ducemetière, 2017, quatrième de couverture).

BDD-A30691 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:45 UTC)

Et Genève la plurilingue et son Université ont su profiter de cette chance et honorer cet évènement autour de la traduction, car de nombreuses conférences ont été données par ses professeurs, pendant la durée de l'exposition, dont quelques unes attirent et incitent dès le titre : « Jeux de mots, de langue et d'étymologie : la traduction des langues fictives, manipulées ou détournées » par Mathilde Fontanet ; « Comme une balançoire accrochée au ciel : la saga babélienne de Heidi » par Jean-Michel Wissmer ; « Babel à la Bodmeriana : voyage en Polyglossie » par de Nicolas Ducimetière ; « Faire la fête avec un seul confetti. Traduire les haïkus » par Jérôme David, ou, tout simplement, « La théorie de la traduction : une discipline passionnante ». par Lance Hewson.

Passionnante s'avère, également, cette histoire illustrée de la/des traductions que l'ouvrage, qui nous préoccupe ici, propose pour nous faire découvrir des routes du savoir et du pouvoir, qui sont parfois autant d'aventures. Et ces dernières constituent la matière des cinq grandes parties intitulées « Appréhender la diversité », « Trajectoires », « Incorporations », « Vernaculaires de Dieu, Vernaculaires profanes », « Babel en Suisse ». On y parle avec maîtrise et érudition, avec plaisir et conviction, des traductions, des traducteurs et, surtout et partout, de la langue, vue, non pas comme un ouvrage déjà fait (*Ergon*) mais comme une activité en train de se faire (*Energeia*) (Cassin, 2017 : 10). Et, on le voit bien, le projet de Bodmer est « d'inscrire la traduction » dans « le fluide littéraire mondial », autrement dit, la littérature mondiale est envisagée comme un « champ de forces et non une somme » (*ibidem*). Et l'académicienne qu'est, depuis peu, Barbara Cassin met en avant l'importance de ce *poiein*, de ce faire qui concerne autant la langue que la littérature mondiale et, par conséquent, la traduction : « Tous ces termes, "effet", "fluide", "champ de forces", "devenir et non […] essence" valent d'être soulignés, compris, partagés, pour produire l'intelligence de la traduction. » (*ibidem*).

Des spécialistes tels Florence Dupont et Pierre Letessier démontrent, l'une, comment par la route de Homère à Virgile l'épopée grecque s'est installée dans le latin et, l'autre, comment les routes de la comédie ont conduit de Ménandre à Molière, en passant par celles de Plaute et de Térence, mais en oubliant un peu l'auteur grec.

Et la traduction se révèle d'un cas à l'autre, « ondoyante et diverse », pourrait-on dire, comme dans le cas de Virgile qui au premier siècle avant J.C. transpose, à la demande d'Auguste, l'*Illiade* et l'*Odyssée* d'Homère en …*Enéide* latine. Dans le cas de la comédie, le découpage en actes et scènes, inventé au XVII^{e} siècle, agit rétroactivement et « pose explicitement sur le texte antique un filtre » (Letessier, 2017 : 93) qui corrige et invite à lire Térence ou Plaute comme s'ils avaient écrit au XVII^{e} siècle. Autrement dit, la traduction « a fonctionné dans les deux sens » (*ibidem*), car Molière a eu une influence considérable sur la manière de lire, en les découpant, à la classique, les comédies latines.

BDD-A30691 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:45 UTC)

Une place à part et une formule à part – entretien de Barbara Cassin avec Carlo Ossola – occupe « La triple couronne » (sommet de la renommée dans la tradition critique italienne) dont Dante fait partie à côté de Pétrarque et de Boccace, se trouvant l'un par rapport à l'autre en relation de proximité et d'opposition. Cela parce que Pétrarque prétend n'avoir jamais lu Dante, tandis que Boccace copie trois fois la *Divine comédie* et en commente les premiers chants. Et, selon Ossola, ce « *trinum est perfectum* » car, avec un argument suprême pour un livre sur les routes, « chacun de ces poète est un voyage vers nous » (Ossola, 2017 : 239)

Les réponses d'Ossola à Cassin au sujet de Dante se constitue en un subtil éloge à la traduction soit-elle de l'oral à l'écrit, du texte à l'image ou autre ; le passage de l'oral à l'écrit pour arriver au « vulgaire illustre » de Dante est ainsi déjà une traduction. En commentant la disparition du nom de Dante – présent deux fois dans le texte des premières éditions – et son remplacement par « *da te* » dans les éditions romantiques et même dans les éditions critiques récentes, l'interviewé réfléchit sur le rapport entre la traduction et l'époque de son élaboration :

> Chaque époque traduit pour le temps présent. Une tradition, une vraie tradition, engendre une traduction pour le temps présent. La traduction est un immense et merveilleux miroir dans lequel une société exprime sa manière d'hériter (*idem* : 241).

La relation entre écriture et l'image qu'on voit dans les églises souligne le côté traduisant de la dernière : « l'image est un langage plus éloquent qui remplace l'écriture, une véritable traduction » (244-245). On peut même soutenir que « la première grande traduction de l'Occident est une traduction de la lettre à l'image. » (*idem* : 245) Et cette image à potentiel traductif, Ossola la retrouve dans les enluminures de la *Divine comédie* : « enluminer, chez Dante, c'est *illuminare*, mettre en lumière, faire mieux comprendre […] traduire dans un langage plus clair » (245). Peu à peu, aux siècles suivants, les enluminures se font rares mais les nombreuses traductions du poète florentin donnent une pluralité de lectures à cet ouvrage essentiel en l'« enluminant » chacune à sa façon et selon son époque et sa culture.

Le chapitre sur « Les traductions de Shakespeare en Europe : du "sauvage ivre" à "notre Shakespeare » de Linne Cottegnies éclaire bien la manière dont le grand écrivain a parcouru les routes traductives de l'Europe, en commençant par le silence de ses contemporains, en continuant par des acclimatations, des adaptations, des réécritures diverses pour arriver à des traductions faites par des auteurs connus comme Maeterlinck, Anouilh, Pasternak, Gide, Jouve et Bonnefoy. Quelques repères dans ses trajectoires nombreuses et tortueuses méritent d'êtres signalés. En France, par exemple, la découverte du grand dramaturge est due à Voltaire qui traduit librement quelques fragments de *Hamlet* mais s'arrête là, pensant que cet auteur sublime, mais barbare et grossier par endroits, a l'imagination d'un « sauvage ivre » (Cottegnies, 2017 : 261). En

BDD-A30691 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:45 UTC)

Allemagne les préromantiques apprécient beaucoup cet auteur avec qui ils se trouvent des affinités profondes. Schlegel, tout comme Goethe et Tieck, s'enthousiasme devant l'écrivain qui s'oppose en tout au théâtre classique et donne la première traduction canonique de l'auteur britannique.

En France la première traduction est une adaptation en prose pour la lecture – sorte de translittération faite par la Place, qui, tout comme Voltaire, estime que ce n'est pas du théâtre jouable, en lui reprochant le mélange de genres, de classes, de registres etc. Ce « Shakespeare à lire » sera suivi par celui de Le Tourneur qui donne la première traduction intégrale de ses œuvres dramatiques, en vingt volumes. Plus tard, on en remarque le style lisse, la suppression des jeux de mots et des obscénités. Un autre moment français important c'est l'essai et l'enthousiasme de Stendhal au sujet de l'auteur britannique, partagé par les romantiques dont Vigny qui rend en français *Othello.* On retient surtout la traduction faite par François-Victor Hugo, version que son père considérait comme « définitive ». Le fils du poète opte lui aussi pour une traduction à lire, en négligeant beaucoup l'oralité de l'original.

Dans l'Europe du Sud, de l'Est et la Russie, Shakespeare est connu, dans un premier temps, à travers des traductions françaises. Les *Sonnets* du grand auteur n'échappent pas à la querelle de traduction en prose ou en vers qui marque le milieu du XIX^{e}, pour rebondir ensuite au XX^{e} siècle, lorsque Bonnefoy milite pour une musicalité intérieure du texte traduit et non pas pour l'une attachée à la prosodie inflexible (Bonnefoy, 200 : 51).

Pour ce qui est des incorporations, elles comprennent, entre autres, le cas des « traductions ogresses », ogritude traductive par laquelle Heine et Byron, par exemple, sont naturalisés russes, comme le démontre Georges Nivat (2017 : 161-178). Pour comprendre ce phénomène, il faut le replacer dans le contexte de sa production, notamment à l'époque de Pierre Le Grand, en Russie, qui, par amour pour le(s) savoir(s) fait tout traduire et corrige parfois lui-même les traductions. A travers un fabuleux foisonnement traductif, commencé sous son règne et continué par la suite, « la traduction est dans le monde russe plus que de la traduction » (*idem* : 161) et la langue russe devient autant inventive qu'emprunteuse.

En s'intéressant à d'autres incorporations, Martin Rueff se penche sur les traductions que Baudelaire et Mallarmé ont faites de Poe, le premier se limitant à la seule prose, comme pour inventer/expérimenter, en fait, une poétique de ses futurs poèmes en prose, le deuxième rendant en prose les vers du poète américain (lui qui travaillait à la perfection ses sonnets !), fait qui étonne et intrigue un poète et traducteur roumain de Mallarmé, comme Doinaș (1978 : 258-262). Mais pour Mallarmé, cette pratique du calque repose sur la forte conviction que « la prose française va libérer les effets du vers anglais », (Rueff, 2017 : 184), phénomène très, trop subtil que les lecteurs des versions françaises n'ont pas toujours saisi, d'où les retraductions publiées depuis.

Parmi d'autres grands écrivains qui ont employé leur temps et leur talent à traduire et à réfléchir sur la traduction, Jacques Berchtold choisit Goethe qui,

BDD-A30691 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:45 UTC)

dès son enfance, se sent attiré par les ouvrages de l'étranger et, jeune encore, traduit *Le Cantique des cantiques*, en exaltant son érotisme. Croyant à la nécessité d'une histoire littéraire globale, il envisage un projet d'élargissement de l'horizon culturel qui concerne Homère, Euripide, Shakespeare, Corneille, Racine et mais aussi des littératures de l'Orient, du Nord, Ossian et des auteurs contemporains comme Voltaire et Diderot.

Sur les routes traductives que Goethe emprunte avec courage et enthousiasme, muni de ses connaissances de français, d'italien, d'anglais, de grec, de latin, d'un peu d'hébreu et de gaélique, se passent parfois des faits des plus surprenants et des plus valorisants concernant la traduction : ainsi, *Le Neveu de Rameau* doit-il sa version française de 1821 à la traduction allemande de Goethe, qui sert de texte source, l'original étant, à l'époque, perdu ; et comme l'original n'est retrouvé qu'à la fin du siècle, plusieurs éditions reprennent ce texte filtré par la lecture du maître de Weimar. Ce dernier, très admiratif d'Ossian, apprend un peu de gaélique pour mieux comprendre « l'Homère écossais » qui devient l'auteur traduit par son personnage Werther, tandis qu'un autre de ses personnages, Wilhelm Meister, prend la plume pour rendre en allemand *Hamlet*. Nous avons affaire ici à des cas de « *translatio in fabula* », beaucoup avant que cette thématique ne devienne matière d'étude pour des chercheurs (Lavieri, 2016)

C'est également, selon Berchtold, une façon pour Goethe de redéfinir la *Bildung* et de faire intégrer dans ses « fictions-mondes » la « joie de traduire » et quelques « traductions formatrices » (Berchtold, 2017 : 144), étiquette qui ennoblit et élargit davantage les fonctions de la traduction (Delisle, 2014 : 37-38). En même temps, « cette imbrication entre création propre, représentation de l'activité de traduction et séquences de textes traduits constitue un phénomène des plus significatifs. » (*ibidem*) pour le rapport de Goethe à la traduction.

Une autre idée, proprement goethéenne, à retenir est le rapport entre traduction et patrimoine cosmopolite, car Goethe croit que la littérature nationale ne suffit plus et qu'on doit aller vers une littérature universelle, à travers les traductions, ce qui les élèvent en dignité. La *Weltliteratur*, dont il parle dans ses deux entretiens avec Eckermann (31 janvier et 15 juillet 1827) serait un ensemble d'œuvres de langues et cultures variées, à même d'intéresser toutes les nations au-delà des spécificités locales, de façon que des œuvres occidentales « parlent » à des lecteurs de l'Orient, et que les littératures du Nord soient connues au Sud et inversement.

Son « ouverture exploratoire », dont on a parlé, se voit bien dans sa pratique traduisante – très riche et variée, réunissant une diversité de genres, d'auteurs, d'époques et d'aires culturelles – qui commence vers 1775 et finit en 1832 : odes de Pindare, le *Cantiques des cantiques* (fragments) de Salomon, *Athalie* de Racine (fragments), *Illiade* et *Odyssée* (fragments) d'Homère, *Essais sur les fictions* de Mme de Staël, *Hamlet* de Shakespeare (fragments), *La vie de Benvenutto Cellini*, de Cellini, *Essais sur la peinture* de Diderot, *Mahomet* et *Tancrède* de

BDD-A30691 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:45 UTC)

Voltaire, *L'Eunuque* de Terence (fragments), *Le Neveu de Rameau* de Diderot, *La vie est un songe* de Caldéron de la Barca, *Bertram ou le Château de Saint Aldobrand* de Maturin, *Le conte de Carmagnole*, Manzoni, *Manfred* de Byron, *Œdipe roi* de Sophocle (fragments), *Adelchi* de Manzoni, *Baccantes* d'Euripide.

Si l'on ajoute à cela son intérêt pour les textes de Saadi et Hafez (par un « savant tissu intertextuel » (Berchtold :158), Goethe rend hommage au premier dans son *Divan occidental-oriental* et fait imprimer une édition bilingue perse-latin de son *Jardin des roses,* dans la traduction de Herder), on peut « appréhender la diversité » contenue dans la littérature universelle promue par le maître de Weimar où la traduction, source d'enrichissement, ouvre encore et encore d'autres routes.

On y trouve également des traductions provenant de ce que Isabelle Nières-Chevrel nomme un nouveau « champ éditorial », pour évoquer la littérature d'enfance et de jeunesse, illustrée par deux titres et personnages célèbres *Heidi* et *Tintin*. Et les trajectoires parcourues, depuis 1880, par *Heidis Lehr-und Wanderjahre* de Johanna Spyri, dont le titre initial (perdu sur ces routes) renvoyait à Goethe, sont innombrables et montrent bien le devenir d'un classique de la « culture d'enfance » (Nières-Chevrel, 2017 : 284). Une première traduction en français, bien distribuée en Suisse romande, est suivie par d'autres en anglais, en danois, en suédois, en norvégien et assez vite en anglais américain (onze traductions différentes aux Etats Unis en quatre décennies). En France les éditions Flammarion proposent de nombreuses suites au roman suisse pour faire suivre ce personnage jusqu'à l'âge adulte et à la vieillesse, s'éloignant par cela beaucoup de l'esprit de l'original, en l'appauvrissant et en le diluant beaucoup. Malgré leur pauvreté, ces suites, tenant de la réécriture et de l'adaptation, entrent vite dans le tourbillon des traductions et sont traduites, à leur tour, dans d'autres langues. Et comme la culture d'enfance englobe des formes variées de la vidéosphère (Jean Perrot, 2011 : 15), *Heidi* fait assez vite son entrée dans le cinéma et par la suite dans la bande dessiné. Les traductions du texte original ou d'un relais anglais comptent les langues européennes, mais aussi de l'Amérique du sud, du monde arabe, de l'Asie et jouissent d'un succès particulier au Japon (trente et une éditions et traductions nouvelles depuis 1946). Tout comme le Petit Prince, *Heidi* parcourt aussi des routes de langues minoritaires comme le catalan, le basque, le galicien, le quechua ou peu connues comme le féroïen. En résumant, on pourrait dire que sur les routes de *Heidi* on parle aussi bien l'allemand, le français, l'italien, le danois, le finnois, le roumain que le turc, le grec, le slovène, le slovaque, le macédonien, le kurde, le maltais, l'arménien, le mongol, le russe…

Si *Heidi* parle à sa manière de suissitude, *Tintin* de Hergé se réclame de la belgitude pour la dépasser et arriver à la « syldavie », tout en revenant ensuite à la première, comme le démontre dans son article Barbara Cassin. Elle commence par remarquer que *Tintin,* à son tour, est tout aussi traduit que *Heidi* et la *Bible* mais que, à la différence du roman suisse qui est lié à une multitude de langue à travers des traductions, le *Tintin* de Hergé expérimente les langues

BDD-A30691 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:45 UTC)

également de l'intérieur des bandes dessinées dont il est le personnage. Déjà dans le premier album dont l'action de passe au pays des Soviets, la langue de l'autre fait son apparition avec l'alphabet cyrillique, ensuite dans *Tintin au Congo*, on entend le lingala et dans le *Lotus bleu*, on parle un peu le chinois. Il y a aussi des langues inventées comme l'arumbaya et le syldave (le dernier parlé dans les Balkans) mais qui sont, en fait, des versions aménagées du patois parlé par sa grand-mère à Bruxelles, d'où le retour à la belgitude.

Les routes proposées par Barbara Cassin, Nicolas Ducimetière et leurs collaborateurs – menant de Homère à Virgile, de Virgile à Dante, de Diderot à Goethe, de ce dernier à Nerval et à Pasternak, de Poe à Baudelaire et à Mallarmé, de Balzac à Dostoïevski, de Saadi à Herder, de Heine à Lermontov et Tourgueniev etc. – sont aussi une heureuse occasion d'éclairer de moult manières la traduction et le traduire.

Dans son essai « *Translatio* », Charles Méla décline les mots à même de rendre ce vocable latin dans toute son épaisseur : traduction, transfert, déplacement pour arriver à un lieu, pérégrination. Il s'arrête surtout au dernier, qu'il comprend comme « l'art de transplanter un mot de son lieu d'origine en un autre lieu, pour que jaillisse un nouvel effet de sens, bref l'art de voyager » (Méla, 2017 : 64). « Pérégrination » est également le mot choisi par Yasmina Foehr-Janssens pour parler des trajectoires des contes orientaux et notamment *Des mille et une nuits* et leur succès fulgurant en Europe et dans le monde après leur traduction par Galland.

Se penchant sur la manière dont Virgile « a installé dans le latin les poèmes d'Homère », en écrivant l'épopée latine, à partir de nombreuses allusions au texte grec qu'il intègre dans son texte, Florence Dupont inventorie les mots latins pour traduire, notamment *vertere*, *transferre*, *mutare*, *interpretare*. Elle arrive à la conclusion qu'on a affaire, en fait, à « une forme de réécriture, s'adressant à une population bilingue et visant à créer un nouveau texte en latin contenant l'ancien texte grec » (Dupont, 2017 : 80). Selon Donat, cité par Dupont, il s'agit d'une « cohabitation du grec et du latin » et des héros au nom grec, comme Enée, avec des héros au nom latin, comme Latinus, d'où l'idée de « traduction comme cohabitation » (Dupont : 76).

En revenant à Goethe, qui vers la fin de sa vie déclarait : « En allemand, je n'aime plus lire *Faust*, mais dans cette traduction française [de Nerval] tout reprend fraîcheur, nouveauté et esprit », on pourrait parler de traduction comme rafraîchissement et renouvellement. Le maître de Weimar rend ainsi, comme le dit si bien Santiago Artozqui (2018 : s.p.) « le plus bel hommage qu'un auteur pût rendre à son traducteur » et valide par cela l'idée qu'une traduction est plus qu'une traduction…

La fable, genre hybride, « apatride, passe-muraille et polyglotte », (Biscéré et Dandrey, 2017 125), convoque la spécificité de « traduction permanente » proposée par Antoine Biscéré et Patrick Dandrey qui intitule ainsi le chapitre qui lui est consacré. La traduction permanente est proche, sans doute, de ce

BDD-A30691 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:45 UTC)

que Ossola nommait « traductions continues ». Les deux spécialistes en fables parlent d'un processus complexe de transmission et de restitution de ce genre « persistant et mouvant », qui pourrait très bien illustrer la traduction comme « réinvention », car la fable a une capacité constitutive à « s'adapter, s'enrichir et se réinventer au cœur d'un processus de diffusion, de transfert, de translation et de traduction » *(idem*, 2017 : 130).

La traduction des religions, mise sous la loupe par Philippe Borgeaud, met en lumière une autre spécificité, notamment la nécessité d'une sorte de complément de traduction non-verbal pour compléter et appuyer le verbal :

> On ne saurait réduire l'islam au Coran, ni le christianisme à l'Evangile, ni encore le judaïsme à la Bible hébraïque ou au Talmud, ni à fortiori le bouddisme à quelques sutras. Il faudrait traduire non seulement des récits et des doctrines, mais aussi des gestes, des images, des émotions, de vastes ensembles de codes culturel (Bourgeaud, 2017 : 201).

Ce bref relevé des réflexions sur la traduction, le traducteur et le traduire mérite une ultime idée sur ce dernier : « traduire c'est supporter que l'entre-deux soit plus fécond que l'identité, savoir jouer du point de vue, s'autoriser à en changer, ; se méfier de l'un, désesssentialiser, […] (Cassin, 2017 : 11)

Et pour rester à l'entre-deux fécond, nous nous arrêtons fugitivement à celui entre texte et image. L'iconographie magnifique de l'ouvrage, censée illustrer les articles et les essais, propose, en fait, une double lecture, car chaque image est commentée, contextualisée, interprétée, expliquée par des experts.

Et comme, pour la plupart, elle est tirée des trésors de la bibliothèque privée de la Fondation Bodmer, cette opulente iconographie est une invitation à connaître la Bodmériana.

L'organisation de l'ouvrage fait que chaque thème abordé soit accompagné de reproductions des textes cités, parfois en plusieurs versions ou éditions. Chaque problématique est ainsi élargie et approfondie, en prolongeant la lecture du texte. Et comme un dernier cadeau, la jaquette se déplie pour dévoiler une très belle reproduction de la *Cosmographie* de Ptolémée, tandis que le programme de l'exposition contient à l'intérieur une reproduction, en deux volets, comme une porte battante, de « La tour de Babel », faite par Abel Grimmer de 1604, provenant d'une collection privée de Grande Bretagne.

Nous terminons ces quelques notes sur l'exceptionnel ouvrage dirigé par Cassin et Ducimetière, à la fois magnifique livre-objet et traité atypique et inclassable sur la traduction, en paraphrasant Ossola et en disant que *Les routes de la traduction – Babel à Genève* constitue un merveilleux « voyage vers nous ».

BDD-A30691 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:45 UTC)

Bibliographie :

Berchtold, Jacques (2017) : « Goethe et la traduction », in Cassin, Barbara et Ducemetière, Nicolas (dir.), *Les routes de la traduction - Babel à Genève,* Gallimard et la Fondation Martin Bodmer, pp. 143-160.

Biscéré, Antoine et Dandrey, Patrick (2017) : « La fable ou la traduction permanente », in Cassin, Barbara et Ducemetière, Nicolas (dir.), *Les routes de la traduction - Babel à Genève,* Gallimard et la Fondation Martin Bodmer, pp. 125-142.

Bonnefoy, Yves (2000) : *La communauté des traducteurs*, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg.

Borgeaud, Philippe (2017) : « Traduire les religions », in Cassin, Barbara et Ducemetière, Nicolas (dir.), *Les routes de la traduction - Babel à Genève,* Gallimard et la Fondation Martin Bodmer, pp. 195-224.

Cassin, Barbara et Ducemetière, Nicolas (dir.) (2017) : *Les routes de la traduction - Babel à Genève,* Gallimard et la Fondation Martin Bodmer.

Cassin, Barbara (2017) : « Tintin : de la belgitude à la syldavie », in Cassin, Barbara et Ducemetière, Nicolas (dir.), *Les routes de la traduction - Babel à Genève,* Gallimard et la Fondation Martin Bodmer, pp. 298-304.

Cottegnies, Linne (2017) : « Les traductions de Shakespeare en Europe : du "sauvage ivre" à "notre Shakespeare », in Cassin, Barbara et Ducemetière, Nicolas (dir.), *Les routes de la traduction - Babel à Genève,* Gallimard et la Fondation Martin Bodmer, pp. 259-280.

Delisle, Jean (2014) : « Dimension culturelle de certaines fonctions de la traduction », *Atelier de traduction*, nº 21, pp. 37-62

Ducimetière, Nicolas (2017) : « Babel à la Bodmeriana ; un voyage en Polyglossie », in Cassin, Barbara et Ducemetière, Nicolas (dir.), *Les routes de la traduction - Babel à Genève,* Gallimard et la Fondation Martin Bodmer, pp. 317-321.

Dupont, Florence (2017) : « Homère et Virgile sur les routes de la traduction », in Cassin, Barbara et Ducemetière, Nicolas (dir.), *Les routes de la traduction - Babel à Genève,* Gallimard et la Fondation Martin Bodmer, pp. 75-90.

Doinaş, Ştefan Augustin (1974) : « Traducerea ca re-creare a operei », in *Orfeu și tentația realului*, București, Editura Eminescu, pp. 258-263.

Foehr-Janssens, Yasmina (2017) : « Raconter pour sauver. La pérégrination des contes orientaux et de leurs recueils », in Cassin, Barbara et Ducemetière, Nicolas (sous la direction) *Les routes de la traduction - Babel à Genève,* Gallimard et la Fondation Martin Bodmer, pp. 107-124.

Lavieri, Antonio (2007) : *Translatio in fabula. La letteratura come pratica teorica del tradurre*, Editori Riuniti, Roma.

Lettessier, Pierre (2017) : « Les routes de la comédie, de Ménandre à Molière. Le syndrome Pierre Ménard », in Cassin, Barbara et Ducemetière, Nicolas (dir.), *Les routes de la traduction - Babel à Genève,* Gallimard et la Fondation Martin Bodmer, pp. 91-106.

Mela, Charles (2017) : « Translatio », in Cassin, Barbara et Ducemetière, Nicolas (dir.), *Les routes de la traduction - Babel à Genève,* Gallimard et la Fondation Martin Bodmer, pp. 57-74.

Nières-Chevrel, Isabelle (2017) : « Heidi et ses langues :de Zurich à Tokyo », in Cassin, Barbara et Ducemetière, Nicolas (dir.), *Les routes de la traduction - Babel à Genève,* Gallimard et la Fondation Martin Bodmer, pp. 281-297.

BDD-A30691 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:45 UTC)

Nivat, Georges (2017) : « La traduction ogresse Heine et Byron naturalisés russes' » in Cassin, Barbara et Ducemetière, Nicolas (dir.), *Les routes de la traduction - Babel à Genève,* Gallimard et la Fondation Martin Bodmer, pp. 161-178.

Ossola, Carlo (2017) : « La triple couronne » (Entretien Barbara Cassin avec Carlo Ossola), in Cassin, Barbara et Ducemetière, Nicolas (dir.), *Les routes de la traduction - Babel à Genève,* Gallimard et la Fondation Martin Bodmer, pp. 239-258.

Perrot, Jean (2011) : *Du jeu, des enfants et des livres à l'heure de la mondialisation*, Paris, Éd. du Cercle de la librairie.

Rueff, Martin (2018) : « C'est-à-dire de l'étranger : Baudelaire et Mallarmé, traducteurs de Poe » in Cassin, Barbara et Ducemetière, Nicolas (dir.), *Les routes de la traduction - Babel à Genève*, Gallimard et la Fondation Martin Bodmer, pp.179-194.

Artozqui, Santiago *Le canton de Babel* par Santiago Artozqui, 9 janvier, https://www.en-attendant-nadeau.fr/2018/01/09/canton-babel-cassin/,consulté le 07/12/2019.

BDD-A30691 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:45 UTC)

BDD-A30691 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:45 UTC)